

C I M E T I E R E S.

EN me promenant aux environs de Madrid , j'ai vu des cimetières qui m'ont beaucoup plu , un en-tr'autres.

Ce cimetière tient à l'église , il est sur une éminence , il est entouré d'une clair-voye , c'est un quarré parfait , un ruisseau coule dans le milieu ; le sol est couvert de violettes , de jasmins , de roses & autres fleurs qui naissent sans culture. On y a planté des pommiers : des milliers de moineaux sont perchés , sont nichés , font l'amour sur les branches : les

pommes sont excellentes. Les arbres, le ruisseau, l'ombre, l'éclat des fleurs, l'odeur des roses, tout rappelle ces jardins, ces berceaux délicieux, ces prairies fortunées où, selon les anciens : les âmes vertueuses rient, s'amuse & dansent pendant toute l'éternité.

Si jamais je m'établis en Espagne, c'est pour y mourir, c'est pour être enterré dans un cimetière de village ; c'est afin de pouvoir dire en expirant : “ quand
 „ mes enfans iront pleurer sur ma
 „ tombe ; ils trouveront de l'om-
 „ bre , ils pourront cueillir des
 „ roses , faire des bouquets ,
 „ s'asseoir au bord de l'eau &

„ manger des pommes „.

Non , non pourtant , je veux
 rester en S..... je veux mourir en
 S..... je veux mourir à....., je
 veux ma chere K***, qu'on m'en-
 terre à côté de toi.



HOPITAL DES FOUS.

L'AMOUR, la jalousie, la religion, les coups de soleil peuplent cet hopital.

La folie espagnole est une démence tranquille. Sur cent fous à-peu-près enfermés dans les petites maisons de Madrid, trois seulement sont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un singulier genre de folie ; il a pris son nom en horreur ; la première fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc en ciel teignent son visage,

tour-à-tour & dans l'instant : si on continue à l'appeller , il grince des dents , il écume , roule les yeux , mord ses barreaux , se jette par terre en poussant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu-à-peu , il pleure , il paroît confus , étonné de son état , de sa fureur , il va se coucher , il s'endort & à son reveil , il a tout oublié , il n'est plus fou , & parle raison (1).

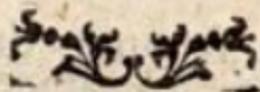
Personne encore n'a eû l'idée d'aller transcrire & de faire un recueil

(1) C'est du concierge de qui je tiens ces détails , je n'ai pas été tenté de tourmenter ce malheureux en l'appellant par son nom.

de ce que l'ennui & les momens de raison, ont pu faire crayonner à un fou sur les murs de sa loge. Dans ces cerveaux autrement organisés, que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, heureuses, hardies, extraordinaires, des extravagances sublimes; on pourroit grossir le volume de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélerat, sa conscience frappée du sentiment de son crime, la crainte de la vengeance suprême, l'obscurité profonde, la solitude entière, le silence total de son cachot, les tiraillemens du remords, pourroient électifier, allumer sa tête,

& la remplir d'idées , qu'avoueroit un génie.

Dès demain qu'on commence ce recueil. Cette proposition paroîtra bizarre , n'importe , qu'on essaye , il seroit plaisant de voir sortir un traité de raison , de sagesse & de morale , des cachots & des petites maisons.



HOTELS.

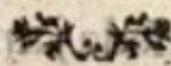
L'ESCALIER , le vestibule surtout est toujours en Espagne la plus belle partie de la maison.

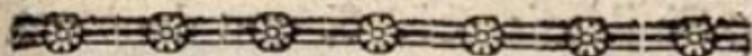
Le fallon est meublé d'images ; de carreaux de glaces ; de fauteuils fort bas & de chaises fort basses ; le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroir, de lambeaux de tapissérie, de fouricières & de toiles d'araignées.

Quelque riche que soit un Espagnol il ne possède jamais qu'un lit, & ce lit encore est un lit titulaire, un lit de parade si on peut le dire, où personne ne couche. Monsieur dort

sur un grabat , madame sur le même ou sur un autre , les enfans dorment sur des nattes , les domestiques par terre , l'été dans la cour , l'hyver à l'écurie ; les femmes ont une chambre , de la paille ou des feuilles.

Les hôtels à Madrid sont immenses. Les appartemens sont si vastes , si tristes qu'il faudroit pour les égayer , pour les remplir , y donner du matin au soir , bal & concert.





PAUVRES HONTEUX.

ON compte à Madrid trois mille pauvres honteux ; on fait leur nombre , on fait leur nom ; on fait où ils demeurent & néanmoins ils restent pauvres.

Chaque fois que midi sonne & qu'on songe, que des milliers de malheureux ne dineront pas faute de pain , cela fait mal , on n'a plus faim & soi-même on ne peut pas diner.

Si j'étois riche j'aurois toujours à ma table vingt à trente pauvres, que je nourrirois jusqu'à ma mort.

Si j'étois roi, & que dans une
de mes villes, quelqu'un mourut
de misere, je ferois assembler tous
les riches & les ferois décimer.



LE FANDANGO.

NI ces Pyrrhiques voluptueuses tant courues des Romains, ni ces Pantomimes dont parle Homere, ni ces danses des Saliens tant célébrées par Denis d'Halicarnasse, n'approcherent jamais *du Fandango*,

Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, ne verroit pas danser le Fandango, sans desirer, sans soupirer, sans être ému & sans donner au diable, son cilice, sa discipline, son chapelet & ses sandales. Mais il faut que le Fandango

soit bien dansé , il faut qu'il soit dansé par Julie F . . . , dont la tête , les bras , les piés , tout le corps , semble quand elle danse , se mouvoir exprès , pour exciter l'étonnement , l'admiration , le trouble & la volupté.

Le *Fandango* est très-ancien : tous les casuistes ne sont pas d'accord , mais plusieurs assurent , que ce fut le *Fandango* que David dansa devant l'arche.

Quoiqu'il en soit cette danse est fort ancienne , outre que Pline en parle fréquemment dans ses lettres , Callimaque assure dans son hymne sur Delos , que Thésée en étoit passionné.

L'Espagne n'est pas le seul pays où le Fandango soit en usage , on le danse beaucoup à Smyrne , dans l'Asie mineure , en Géorgie , à Cachemire sur-tout , où les dames aiment beaucoup la danse.



S A V A N S.

MADRID est peuplé d'hommes studieux, de Régents, de pédants, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés sans relâche à compulser, à refouder, à extraire de gros livres & à noircir du papier blanc.

Ce n'est pas que de tems en tems, il ne naisse en Espagne des hommes de génie, mais l'instant de leur naissance est regardé comme une calamité publique, mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'insectes venimeux, qu'un génie naissant est pour ainsi

dire , un *enfant mort-né*.

Dans ces contrées si riantes , si fertiles , sous un ciel toujours éclatant , toujours embaumé , toujours beau , tout génie est un monstre ; on ne veut pas qu'il vive , on ne veut pas qu'il grandisse , on l'étouffe avec ses langes , on ne laisse vivre , on ne laisse croître , que les hommes frappés de médiocrité , les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or & l'âge d'argent font passés & malgré nos découvertes brillantes , notre âge est l'âge de la *médiocrité*. L'enceinte de la *médiocrité* est immense : toute la génération présente est là , il faut y rester , sous peine d'être

regardé comme un Météore finis-
tre, sous peine d'être poursuivi,
enfermé, enchaîné comme un
animal furieux.



*GARNISON DE MADRID;
TROUPES ESPAGNOLES.*

LA garnison de Madrid doublée depuis la dernière révolte (1), consiste maintenant en dix mille hommes.

Des habits sales , déchirés ; remplis de taches , des cheveux sans poudre , des cadenettes mal-faites , des queues inégales , des catogans inégaux ôtent aux régimens espagnols tout le charme du coup-d'œil.

(1) Le peuple se révolta parce que le roi aimoit, dit-on, la marquise de Squilace.

Impassible comme son fusil , le soldat espagnol à la réputation de supporter sans murmure & très-longtems, le chaud , le froid , la fatigue & la faim ; il passe en outre pour bien soutenir le premier choc , mais aussitôt qu'il voit son sang couler , son camarade tomber mort , on l'accuse alors de perdre courage , de quitter ses rangs & de recommander son âme à Dieu : voilà ce qu'il fit en effet , à la bataille de Ramillies , voilà ce qu'il fit dans le Milanez , en Hollande & dans le Parmesan.

Chaque régiment à sa musique , il ne seroit pas aisé néanmoins de

trouver à Madrid, un Tambour qui batte en mesure, un Trompette qui sonne juste, un Hautbois qui joue en cadence. Les Espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou mauvaise musique sur le sort des armes (1),

(1) Si lors du siège d'Argos, Démétrius avoit eu de bons Trompettes dans son armée, Argos eut été prise, les Argiens vaincus, leurs murs eussent été renversés, leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Geneve que des musiciens d'accord, peut-être Geneve mais ce fut une tempête dans un verre d'eau,

ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des Tambours & des Fiffres sans oreille ont coûté la vie, ils ne savent point, que si le roi de Prusse dût une partie de ses succès à ses marches rapides, à ses généraux (1), au choix de ses campemens, il doit les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgau, à ses Trompettes, à ses Clairons, à sa musique allemande dont le caractère vraiment guerrier, va chercher l'ame, l'ennivre, l'embrâse & la dispose

c'est maintenant *un pot de chambre cassé*. . . . n'en parlons plus.

(1) Sur-tout à son frère Henri.

à s'en aller , à nous quitter sans regrets.

Il m'est égal , m'a dit vingt fois un dragon du regiment de Penthievre , de rester sur le champ de bataille , pourvû que j'y tombe & que j'expire au bruit du tambour.

Le soldat espagnol déserte rarement : outre qu'il est passionné pour sa religion , qu'il aime sa patrie , qu'il est fait à son climat, il fait qu'aucune puissance ne le payeroit mieux & même aussi bien.

A la propriété près , la discipline Prussienne a franchi les Pyrennées.

La place d'armes de Madrid retentit de coups de sabre & de coups de bâton.

Si tu bouges , je te fends en deux , disoit , y a quelques jours , un sergent , à un soldat qui bougeoit : je l'ai entendu.

Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel , est appointé de garde , il vaudroit mieux le priver , ce semble , de l'honneur de la monter.

Les *passé-droits* sont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté , à l'expérience , aux cicatrices ; en Espagne , point de *Colonels-ensans*.

On pend tout soldat qui s'endort en faction; l'homme éveillé qui a fait cette loi ne favoit pas fans doute, que le sommeil est le besoin le plus impérieux, & un acte aussi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de son cœur & la circulation de son sang; il ne favoit pas, que punir un homme, qui s'endort, c'est le punir de respirer.

Ailleurs aussi on ne dort pas impunément: pendant les grands froids de l'année dernière, un soldat s'endormit dans sa guérite; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres , & l'on ne veut pas qu'un soldat se marie ; on ne veut pas que ceux qui contribuent à la gloire de l'état , contribuent à sa puissance ; on ne veut pas que cette classe d'hommes , qui périt par les guerres , les travaux , la peine & qui a besoin d'être renouvelée tous les vingt ans , laisse des enfans après elle.

Moi, je n'y entends rien , qu'un homme de l'art dise son avis , mais il paroît qu'un régiment ne devrait jamais changer de garnison , il semble qu'on devrait changer la destination des casernes & faire marier chaque soldat avec la fille

ou la servante de la maison ; où son billet l'envoie loger.

Qu'on ne croye point que les plaisirs de l'amour , ôtent les forces , énervent le courage , qu'on ne croye plus qu'il n'y a nulle convenance entre des casques & des fuseaux , entre des jupes & des cocardes , entre des fusils & des rubans. Qu'on ne croye plus, que le bruit des armes , les cris des enfans , les chansons des nourrices , s'accorderoient mal : les trois cents Spartiates qui défendirent les Thermopyles avoient chacun , femme & enfans ; tous les Grecs , tous les Romains qui combattirent à Marathon , à Phar-

sale , étoient ou amoureux , ou promis , ou mariés , ou prêts à l'être.

Autrefois des femmes charmantes accompagnoient les troupes. Brantôme dit qu'à la fuite du duc D'Albe , que Philippe II envoya en Flandres contre les rebelles (1), il y avoit quatre cents femmes à cheval & huit cents à pié , toutes également belles (2).

(1) Connus dans l'histoire sous le nom de *GUBUX*.

(2). La *Motte Messémé* parle de ces femmes avec beaucoup plus de détail que *Brantôme* : on peut consulter les honnêtes loisirs de *La Motte* , &c. *liv. 1. à la fin.*

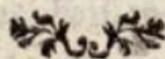
Si ces exemples ne suffisoient pas ; qu'on ouvre l'histoire sainte, qu'on parcoure le livre des Rois, on y verra David, pour l'amour de la belle Michol, s'engager d'aller couper les oreilles à deux cents Philistins (1).

Qu'on lise Xenophon : il nous apprend que les Lacédémoniens étoient dans l'usage de mener à la suite de leurs armées, une troupe de jeunes gens qu'on appelloit *τῶν ἐρωμένων σιφῶν* (la bande amoureuse.)

(1) Non habet Rex sponsalia necesse, nisi tantum centum præputia Philisthinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. *Lib. I.*

Dans tous les pays, dans tous les tems, l'amour eut ses héros, ses victimes, ses martyrs; mes amis, mes amis, disoient en engageant le combat, les généraux Sarazins: voyez ces belles filles; voyez leur taille, leurs yeux, leurs cheveux, leur sein: combattons, mourons, volons rejoindre ces belles Houris: allons expirer, renaitre, mourir, nous nourrir & vivre éternellement dans leurs bras de baisers, de caresses, d'amour, de sorbet (1) & de plaisir.

(1) Breuvage composé de citron, de sucre & d'ambre.



B A R B I E R S.

J E viens d'être rasé, par un original, il parloit, il chantoit, il faisoit en me rasant des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vite ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure.

Quand Martial a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma barbe repousse de l'autre* ; sûrement Martial étoit rasé par un barbier Espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont des femmes qui rasent, ce devrait être ainsi par-

tout : la main souple , chatouilleuse & potelée d'une femme , est plus propre que les nôtres , à favonner les mentons , à tenir le rasoir & à couper la barbe de près.

Sous les rois de la première race , les femmes rasoient en France. Le premier jour de ses noces , une femme devoit faire la barbe à son mari , c'étoit stipulé dans le contrat de mariage. Cet usage qui s'est conservé jusqu'au regne de Childeric III , s'observe encore de nos jours , parmi les habitans de la presqu'isle orientale de l'Inde.

Chez les anciens les femmes rasoient & cette fonction avoit quelque chose d'auguste ,

qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle & tendre Pénélope s'efforçoit d'écarter ses soupirans & prioit pour le retour d'Ulisse : *aussi-tôt son retour , je vous promets : disoit-elle aux Dieux, de faire la barbe à mon mari,*



D É V O T S.

QUELQUE fanatiques que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions , de bénédictions ; les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici , comme par-tout , la dévotion est le pis - aller des vieillards , des ambitieux détrompés , des femmes âgées , qui offrent à Dieu les restes du Diable.

En Espagne , comme ailleurs , les dévots & les dévotes sont inhumains & cruels.

« Montrez-moi , disoit un na-

„ turaliste , la dent de tel ou tel
 „ animal , & je vous dirai s'il est
 „ doux ou carnacier „.

Dans tous les pays , on pour-
 roit dire , à l'exemple de ce natu-
 raliste , “ dites-moi le degré de
 „ dévotion d'un tel homme , & je
 „ jugerai à quel point il est mé-
 „ chant „.

Pendant mon dernier séjour à
 Geneve , mon appartement tou-
 choit à celui d'un Prince Palatin ,
 qui prioit fans cesse , avoit des
 visions & fondoit en larmes , en
 pensant que Dieu étoit mort pour
 lui ; & cet homme qui ne man-
 geoit rien , qui prioit tant ,
 se pâmoit d'impatience , de su-

reur & devenoit pâle , cramoisi ,
bleu de colere , en battant ses
valets.



 P E R R O Q U E T .

CATHERINE de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, repetoit tout, parloit & prononçoit auffi bien qu'un homme, c'étoit quelquefois à s'y tromper (1).

Le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux, je crois ; il a retenu une foule de choses, un nombre incroyable

(1) Je connois une dame à Paris qui a accoutumé fon perroquet à fe mêler à la conversation, à rire, à chanter & quelquefois même à unir fa voix à la fienne,

de contes , d'anecdotes , qu'il débite , qu'il articule fans hesiter. Il parle espagnol , il écorche le françois , il fait quelques vers de Racine , le *Benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis , il en vaut trente , j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres : lorsqu'il y est , qu'elles sont ouvertes & qu'il fait beau , mon perroquet ne déparle point , il dit tout ce qu'il fait , il apostrophe tous ceux qui passent (excepté les femmes (1)),

(1) Le perroquet a passé , de tout tems , pour aimer beaucoup les femmes. A Nancy j'ai vu & entendu un perroquet jurer toujours & heriffer ses

il parle politique. Tout-à-l'heure je riois aux éclats, en l'entendant parler du bombardement d'Alger. Je meurs de peur qu'on l'ait écouté : si on l'a entendu : je suis certain, que la garde va venir l'enlever.

Toi qui refusois de l'intelligence aux bêtes, Firmien Lactance reviens au monde, viens chez moi, entends, écoute mon perroquet & tu seras confondu !

plumes à l'aspect de son maître, changer de ton, à l'arrivée de sa maîtresse & solliciter ses caresses par des accens doux, timides & à demi étouffés.





N O U R R I C E S.

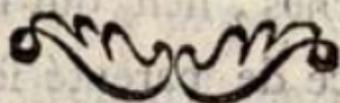
CE n'est que parmi le peuple & le bourgeois que les femmes font dans l'usage d'allaiter leurs enfans : les riches espagnols envoient les leurs à la campagne.

Mille voix se font élevées contre cette coutume ; l'éloquent auteur d'Emile a fait tonner la sienne jusqu'au bout de l'univers, mais avouons qu'il a un peu chargé le tableau : avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis & les remplissent chaque jour avec exactitude & courage.

Les anciens étoient plus justes, ils regardoient l'emploi des nourrices comme une fonction sacrée. Les nourrices avoient un rôle sur leurs théâtres, une loge distinguée à leurs spectacles, la première place à table. Imitons les anciens, honorons cette classe de femmes, qui depuis des siècles, font parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes: lien qui fait circuler sous le chaume une partie du superflu des riches, lien qui fait naître une espèce de parenté secondaire entre une paysanne & son nourrisson.

Loin donc d'engager les mères

à nourrir leurs fruits , sollicitons les , au contraire , à les envoyer dans les campagnes. Là ils suce-
ront un bon lait , respireront un air pur , passeront les premiers instans de leur vie dans la cabane du villageois , ils joueront avec ses enfans , ils sentiront qu'ils sont nés égaux & contracteront de bonne heure avec eux l'obligation sacrée de les plaindre , de les chérir & de les soulager.



DES RUES.

TOUTES les rues de Madrid sont fort larges, bien percées, bien alignées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir paré de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carosses, la manie d'avoir équipage est, à proportion gardée, aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris, mais graces aux trottoirs qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.

L'IN PACE.

CE n'est point une fable : ce
 supplice existe dans les cloîtres
 Espagnols. L'*in pace* est un trou :
 avant d'y jeter le coupable, on
 le conduit en plein chapitre, on
 le fait mettre sur la selette, on
 lui lit sa sentence ; après qu'il l'a
 entendue, on le mene processio-
 nellement avec la croix, les cier-
 ges, le bénitier, l'encensoir. On
 chante *le libera*, on asperge, on
 encense le criminel, on lui donne
 un pain, un pot-à-l'eau, un cha-
 pelet, un cierge béni ; on le
 descend dans l'*in pace*, où
 bientôt

bientôt il meurt de désespoir & de rage.

L'*in pace* est un supplice ancien; il étoit en usage parmi les Perses. Cambise fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent l'*in pace*: Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le supplice des Vestales. Tite-Live, dans sa première Décade, Plutarque, dans la vie de Numa, Aulugelle, dans

(1) Pour s'être fait aimer de la princesse Amytis. Voyez Hérodote.

(2) Dans son premier dialogue, qui a pour titre, ENTYPHRON.

ses nuits, & Philostrate dans l'histoire d'Apollonius, nous ont conservé une description très-longue de cet odieux supplice.



 DES IMPÔTS.

RIEN de plus multiplié, de plus exorbitant, de plus mal assis, que les impôts qu'on paie en Espagne : rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la manière dont on les perçoit. Depuis long-tems on tâche d'y remédier ; c'est en vain : les projets qui naissent en foule, restent tous sans exécution, le peuple est malheureux & le roi se plaint toujours de n'avoir pas assez d'argent.

Les souverains ressemblent un

peu à des enfans : jamais les uns
 n'ont assez d'or , jamais les autres
 assez de joujoux.



Les souverains ressemblent un

M

 TABAC D'ESPAGNE.

ICI, on desire du tabac de France; pour s'en procurer, on s'expose à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Espagne; tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il soit, il est pur du moins; & le tabac d'Espagne ne doit sa ténuité & sa couleur, qu'au *rubrica*, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau, n'est pas encore bien démontrée.

L A I N E S.

DE toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures, sans contredit, sont les laines d'Espagne, qui sont en effet plus fines, plus soyeuses & plus propres à se feutrer au foulon, que toutes celles du reste de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne sont pas également belles. On en distingue de plusieurs fortes, qui diffèrent entr'elles par leur qualité, par le numéro des *pires*, & par le nom de ceux à qui elles appartiennent.

Les premières *piles* sont les *Segovies Léonèses* au nombre de vingt-cinq, connues sous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre sont les laines de l'*Infantado de l'Asurie*, celles des trois couvens de l'*Escorial*, de *dom Bernardin Mendez*, & de *dom Joseph de Vittoria*. Année commune, il se débite environ quatre-vingt quinze mille *arobes* de ces laines. L'*arobe* pese 25 livres.

Ces *piles* sont destinées pour les plus belles draperies, & servent à fabriquer nos plus beaux draps.

Après ces *Léonèses* viennent les

Segovianes, qui font un peu moins belles, on les distingue par les noms des pays, des juridictions, & même des lavoirs dans lesquels elles sont lavées. Les plus fines sont celles qu'on nomme *Cavalieres*. Il y a encore en Espagne beaucoup d'autres especes de *piles*, d'une qualité médiocre.

Les royaumes & les provinces dans lesquelles on trouve les plus belles laines, sont l'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la haute & basse *Andaloufie*, la *Castille* & la *Navarre*.

En France il existe un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'est le climat qui donne aux lai-

nes d'Espagne, cette finesse & cette blancheur que nous admirons, comme si les moutons d'Espagne, transportés dans différens pays, y étoient dégénérés (1).

La manière dont les Espagnols élevent leurs troupeaux, (ce que les François pourroient fort bien imiter) est la seule & unique cause de la perfection de leurs laines. Les autres nations ont

(1) Les Suédois ont transporté chez eux des bêtes à laine de la plus belle espèce, & leurs soins ont tellement triomphé des obstacles, que le climat de la Suede apportoit au succès de leur entreprise, qu'ils n'ont rien à envier à cet égard à l'Espagne,

cultivé avec succès toutes les sciences & tous les arts, excepté l'art du berger; les Espagnols au contraire, ont tout négligé hors cet art là; & l'on retrouve encore en Espagne les vestiges de cette vie pastorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.



 D E L A V I E R G E .

A tous les coins, dans toutes les maisons de Madrid, on voit la filhouette, la gravure & le portrait de Marie.

Il est inoui la consommation de feuilles & de fleurs qu'on fait ici pour couronner la Vierge; il est inoui la quantité de mains occupées sans relâche, à monter ses bonnets, garnir ses jupons, peindre ses rubans, & broder ses manchettes.

Chaque Espagnol regarde la Vierge comme une parente, une maîtresse, toujours prête à l'écou-

ter, toujours occupée de son bonheur. Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bouche, est mêlé à tous les complimens, à tous les souhaits.

En parlant, en écrivant, c'est toujours la Vierge qu'on prend pour garant, pour témoin. C'est au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille aime son amant, reçoit une lettre, fait la réponse, donne de ses cheveux, envoie son portrait, accorde un rendez-vous; & c'est vers la Vierge enfin que s'échappent toujours le premier soupir, le premier cri & le premier corazon.

Corazon! corazon! est l'excla-

mation des Espagnoles ; chaque fois que l'amour les livre aux embrassemens de leurs époux.



~~à l'usage de la langue espagnole~~
 LANGUE ESPAGNOLE.

JE puis me tromper, je crois pourtant & j'assurerois que l'espagnol est la plus belle langue qu'on parle sur le globe.

Charles-Quint disoit : *l'espagnol est la langue des dieux*. Charles-Quint avoit raison. Oui, cette langue vient du ciel ; oui, c'est la langue *maternelle* des anges ; oui, c'est la langue favorite de Dieu : on reconnoît sa source divine à sa douceur, à ses images, à ses finales harmonieuses & sonores.

De tous les dialectes espagnols, le castillan est le plus elliptique, le

plus figuré, le plus passionné. Les tropes de toute espece, les images, les exclamations, les sermens animés, échauffent sans cesse la conversation d'une castillanne.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toscane, d'une Bolonoise. Il faut entendre parler une Espagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, qu'elle soit jolie: tous les mots qu'elle prononce se gravent dans la mémoire, & laissent dans l'oreille un son si doux, si mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus. O merveilleuse & puissante magie de la voix d'une

FEMME! Plus de cent hommes à Madrid m'ont parlé, ni'ont bien parlé; j'ai bien écouté, jamais je n'ai rien retenu, & la minute d'après, j'avois tout oublié.



 FAUTES PERSONNELLES.

UN homme bien né m'écrivoit avant-hier : *Monsieur ayez pitié de moi ; prenez - moi à votre service , il faut que je m'expatrie , il faut que je serve , parce que mon oncle , négociant à BUENOS - AYRES , vient d'y être pendu.*

On a dit mille fois , on a écrit dans toutes les langues , on a répété à tous les souverains , *les fautes* devroient être personnelles , tous les ordres de la société le desiroient , & jusqu'ici néanmoins , le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la justice n'a pas assez d'une victime , si le supplice d'un seul ne frappe point assez la multitude , si du haut de la croix d'où l'opinion , chaque jour , nous immole l'un après l'autre , nous n'avons pas le courage de réclamer , de nous liguier contre les arrêts de cette opinion , que la honte au moins ait un effet rétroactif ; que la honte , au lieu de descendre à la génération qui fuit , remonte à la génération qui précède ; & qu'au lieu de flétrir les enfans , elles flétrissent leurs ancêtres. C'est le sang de nos pères qui coule dans nos veines , ce sang , pour ainsi dire , est complice de

nos crimes , & la postérité qui n'étoit pas , n'est point coupable , il est injuste de la punir , il est injuste de perpétuer sur elle l'opprobre qu'elle n'a point mérité.

Et dans quel code , & à quelle page avons nous lu : *il faut que la honte soit héréditaire* ; quel est le peuple qui a fait comme nous ?

Chez les Romains , chez les Sarmates , chez les Vandales , parmi ces nations belliqueuses , tout finissoit avec le coupable.

A Rome , ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne , tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre , tous les conjurés de Catilina n'im-

primerent aucune tache à leurs pères.

Et ce préjugé du sang eût été excusable parmi les Romains, qui avoient le tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux pères, aux familles: vous aviez le droit de punir vos membres, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Quoi, flétrir des enfans avant qu'ils soient nés! Brisons le pacte honteux, le pacte bizarre que nous avons contracté avec l'opinion, rétablifions ces malheureux dans l'estime de l'univers. Les Anglois, nos voisins, n'ont point à rougir

de ce préjugé barbare. En Angleterre où le lord-maire & le vice-roi d'Irlande auroient épousé fans répugnance la fille, la niece de *Malagrida*, en Angleterre où j'aurois pu dire fans baisser les yeux: *Cartouche est mon pere*, *Dodd est mon cousin*; en Angleterre enfin, où les fautes sont personnelles, souvent le même char traîne à Tyburn un baronnet, un manoeuvre, un lord, un paveur, & le lendemain à la bourse, au spectacle, au cabaret, on félicite les parens du coupable dont la mort va rendre ses concitoyens plus sages.

Loin que le supplice de la corde

soit regardé à Londres comme une chose honteuse , les Anglois invitent leur famille à leur exécution. Il y a quelque tems qu'un officier de milice fut condamné à mort pour crime de faux , & la veille il écrivit à ses parens : *Demain , lundi 4 du mois , je serai pendu , venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire : ◊ extraordinaire , pourquoi ? Dans tous les pays du monde ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : *Pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin ?* Que pourroient-ils répondre si on leur disoit : *Félicitez-vous au contraire ,*

votre parent vient de se rendre
 utile ; son supplice est un conseil ,
 une leçon pour sa patrie ; sans cela
 peut-être il n'eut jamais servi à
 rien ; sans cela il eut été inutile
 qu'il vint au monde ; son supplice
 excuse sa vie , & sa mort le rend
 digne d'avoir vécu.



 MONOIES.

LES banquiers gagnent beaucoup sur le change. Le commerce des piaftres est immense , les juifs établis à Bayonne , ne font pas d'autre négoce.

Un étranger a beaucoup de peine à se faire aux différentes monies d'Espagne , elles ne sont nulle part auffi multipliées.

Une feule monie sur le globe arrangeroit beaucoup de monde, & préviendroit une foule de friponeries. Le soleil qui anime tout, qui éclaire tout , & qui est le trait le plus faillant , le plus marqué

de l'univers , devroit servir , si je ne me trompe , d'empreinte universelle.

Les Espagnols comptent toujours par *maravedis* ; il en faut 63 pour faire un *real de plata* , 504 pour une piaſtre , & 2016 pour une piſtole. Cette petiteſſe du *maravedi* embrouille le calcul.

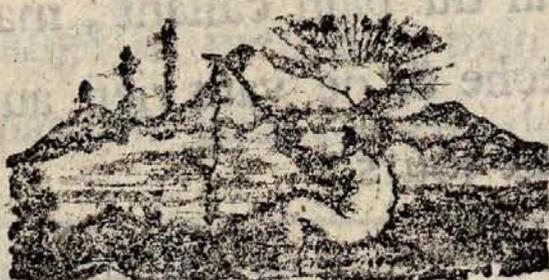
Cette monnoie eſt très-ancienne : elle étoit en uſage du tems des Goths ; elle valoit alors le tiers d'un *réal* , & par conſéquent douze fois plus qu'aujourd'hui.



TÊTE PARLANTE.

ON montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une syllable , nulle vibration , nul tintement , nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots ; cette tête enfin parle & prononce aussi bien que nous. On l'a dit déjà , on le répète ; l'homme est un être prodigieux , quelquefois l'émule , quelquefois le rival de la nature , souvent il fait mieux qu'elle. L'espece humaine avoit reçu seule le droit de parler ; tout , excepté l'homme , devoit se taire dans le monde ; maintenant , le

bois, le marbre, & l'airain parlent ; bientôt mon chien parlera.



P A I N.

LA farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait en général du pain cassant, mal lié, qui seche & ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine d'Andaloufie & du royaume de Valence passe pour être plus pesante, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à San-Lucar de Barameda, on mange du pain délicieux qui, tout sec, tout dur qu'il devient, fait de bon chyle & a bon goût.

Le calife Aaron Raschild (1), si connu par son amour pour les arts, & pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne, au royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain, ce n'est pas du pain, c'est du gâ-

(1) Inventeur du jeu d'échecs, contemporain & ami intime de Charlemagne. Aaron Raschild étoit un prince fort dévot, très-friand & peu galant. Ce fut en vain que l'impératrice Irene, la plus jolie femme de son siècle, lui demanda des secours d'hommes & d'argent. L'insensible Aaron n'accorda rien, & la belle Irene fut forcée de mettre en gage sa couronne & ses bijoux.

teau, on jureroit qu'on y a mêlé de la crème, des œufs & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie. L'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit sûrement pas le pain de Horiguela, bien plus blanc & bien meilleur que le pain de Gonesse.

David Hume, qui a fait une dissertation très-savante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je suis surpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choses si utiles, n'aient point encore songé à proposer un prix pour le mémoire qui indi-

queroit 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées ; 2°. quelle farine faut-il choisir pour envoyer dans les colonies ; 3°. de quel bois doivent être les futailles où on la met.

Les François ont trouvé par expérience que la farine de la Normandie & de la Guienne soutient mieux le transport sur mer ; ils en tirent un avantage considérable pour la transporter dans leurs colonies.

D'après ce que m'ont dit quelques gens instruits j'ai cru entrevoir que c'est la farine de Valence qui soutient le mieux les avaries du transport.

CHARTREUSE PRÈS DE
MADRID.

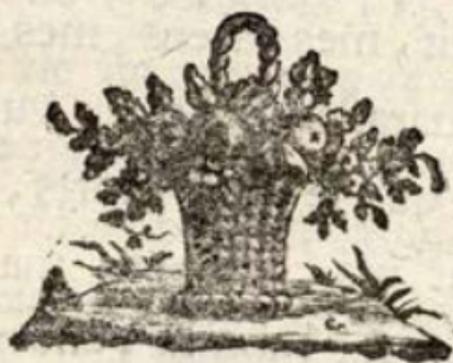
LE couvent est au milieu d'une plaine , la maison est seule , toute neuve , bâtie en briques , solidement construite , & entourée d'un mur & de sycomores (1).

La vie de ces moines est très-austere : jamais ils ne font gras , jamais ils ne boivent de vin ; ils se fouettent souvent , & le jour & la nuit ils prient , contemplent ou travaillent.

(1) Arbre toujours verd , toujours triste ; les yeux s'emplissent d'eau & l'on s'endort en le regardant.

Lorsqu'un étranger vient au couvent , on lui montre l'église , les cellules , les cloches & les tombes. Ces Chartreux , leurs voix lentes & sépulcrales , leur pâleur , leur maigreur , tout fait penser dans ce couvent à Dieu , à l'éternité , à l'enfer , à la mort. Cette nuit je n'ai vu que la mort , la mort seule ; cette nuit , mes parens , mes amis , mes camarades , que j'ai vu mourir , ou que je fais morts , remplissoient ma chambre : ma mere étoit assise sur mon lit , elle me parloit , je lui parlois , je me rappellois , je me rappelle le jour , l'insttant qu'elle mourut. Quatre heures sonnoient : c'étoit au mois de

novembre, le tems étoit couvert,
il faisoit froid, je jouois avec ma
sœur, c'étoit un dimanche, tout
le monde pleuroit, ma mere étoit
morte, je l'embrassois, je l'appel-
lois, je croyois qu'elle dormoit.





BILLETS DE CONFESSION.

LES laquais , les catins & les servantes font provision de ces billets ; les uns les cedent à leurs maîtres , les autres à leurs amans.

Pendant la semaine de Pâques , les curés vont chez leurs paroissiens pour chercher *le billet de confession*. Cet usage , qui peut paroître bizarre , ne cause jamais à Madrid ces scenes scandaleuses dont Paris & toute la France ont eu à rougir.

Quoi qu'en assurent Colmenar , Silhouette , le Pere Lucas & autres bavards , ici se confesse , com-

Munie qui veut, & je connois vingt
 personnes qui sont restées à Ma-
 drid des années entieres sans sa-
 voir si leur curé étoit grand ou
 petit, noir ou blond, s'il avoit
 ses cheveux, ou s'il portoit per-
 ruque.



MÉNAGERIE ET FAISANDERIE.

JE suis allé ce matin à la ménagerie , où j'ai vu deux lions , un tigre , un éléphant , deux chameaux , un élan , un taurec & plusieurs singes.

La collection d'oiseaux est plus complète encore ; on trouve à la faisanderie , des oiseaux-mouches , des colibris , des tourterelles charmantes , des moineaux , des merles blancs (1) & les plus jolies perruches du monde.

(1) Cet oiseau , que le peuple promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable , n'est

Les deux lions font freres & ne se ressemblent point, l'un est gras, l'autre est maigre ; le premier, gai, folâtre, badine avec sa queue, joue avec son maître & paroît aimer la fociété : l'autre, au con-

point un oiseau imaginaire : il est rare à la vérité ; mais, outre que j'en ai vu en Espagne, on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam : on en voit aussi en Arcadie, dans la contrée de Sylene, même en Savoye & en Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres especes de merles : la grandeur, la grosseur, le bec, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de construire le nid, de faire l'amour, d'élever les petits, tout est égal. *Voyez* BOMARE.

traire , triste , rêveur , toujours couché fans dormir , fans être malade , se bat les flancs , montre les dents & rugit quand on le regarde.

L'élan regrette son pays , ses bois , ses montagnes , le froid surtout , qu'il aime beaucoup ; il s'ennuie en Espagne , où le chaud & le beau tems lui font mal.

Le taurec ressemble un peu au hérifson , il dort la moitié de sa vie : pendant qu'il dort , son poil tombe , & repousse à son réveil.

La ménagerie est au milieu d'un bois fort négligé ; ce ne sont que des arbres fans feuilles , fans branches , fans écorce , courbés ,

rompus , tombans , tombés , & qui
pourrissent sur des monceaux d'ar-
bres déjà pourris.



 BIBLIOTHEQUES

PARTICULIERES.

IL y a quelque tems qu'on imprima à Berlin, en un volume *in-12.* des conseils utiles pour former une bibliotheque peu nombreuse, mais choisie. Les Espagnols, amateurs de livres, devroient acheter cet ouvrage; ils y verroient les livres qu'ils doivent acheter.

J'ai parcouru la bibliotheque de quelques particuliers : j'ai vu un très - grand nombre de livres parfaitement reliés ; j'ai vu plus de cent mille volumes que je n'acheterois pas au poids.

Seulement chez Don Francisco Henriquez P * * * j'ai trouvé quelques ouvrages estimables : Pascal, Montesquieu, Corneille, la Bruyere, Cartaud, J. J. Rousseau, Voltaire, Boulanger.

Ce n'est pas assurément que je sois le champion de Montesquieu, de Pascal, de Voltaire, &c. à Dieu ne plaise !

Montesquieu n'a pas osé dire ce qu'il savoit ; Montesquieu est un écrivain pufillanime, un enfant qui fait sa leçon, mais la dit mal, la bégaie, en passe la moitié, parce que son régent lui en impose.

Corneille, j'ai le malheur de ne pas l'entendre, & chaque fois qu'on

me dit, *le grand Corneille, le divin Corneille*, je crois ou qu'on le mistifie, ou qu'on veut me mistifier.

Pascal étoit un fou, un maniaque amoureux de Dieu, à qui sa passion avoit tourné la tête. La seule chose sentée & parfaitement sentie qu'ait jamais dite Pascal, c'est que le souvenir d'une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore & qui ne nous aime plus, tournoit le sang, suffoquoit, comprimoit la poitrine, & faisoit mal par-tout. (1)

(1) Pline a dit : *Trois maladies donnent le droit de se tuer : la goutte, la pierre & les maux de dents.* Pline n'a pas dit, le mal d'aimer qui ne nous aime plus. Pline devoit le dire.

Jamais Voltaire n'écrivit ce qu'il sentit, jamais son cœur ne fit une phrase, jamais la postérité ne lira les livres de Voltaire. Une chose bien étonnante, c'est que Voltaire croyoit tout ce qu'il nioit, craignoit Dieu comme le feu, mourroit de peur d'être damné, & qu'il faisoit l'athée exprès.

On convient que la Bruyère est le premier écrivain de son siècle; & cet écrivain néanmoins est ferré, froid & sec; on parieroit, on pourroit perdre, mais on perdrait avec beau jeu que la Bruyère n'aima jamais ni les femmes, ni la musique, ni les oiseaux, ni les enfans, ni l'odeur du foin coupé, ni à en-

tendre pendant la nuit le son de la vielle.

Après Job, Moyse, Lucrece, Klopstock & Richardson, Cartaud que personne ne cite, que personne ne connoît & dont on ne parle point, Cartaud, oui, Cartaud est le premier écrivain qui ait existé.

Il y a cinquante ans à peu près que Cartaud écrivoit ses *Réflexions sur le goût*. Déjà Cartaud avoit deviné les grandes masses du style; déjà Cartaud, en écrivant, peignoit, faisoit de la musique, traçoit ses mots avec du feu : c'est comme Cartaud qu'il faut écrire.

Boulangier fut le premier qui osa porter le scalpel sur les mem-

bres du grand animal. Boulanger osa le premier ouvrir la terre , la sonder & arracher à la nature des secrets qu'elle avoit juré , pour ainsi dire , de ne révéler à personne.

J. J. Rousseau fut un homme étonnant , qui vécut dans un siècle indigne de lui.

Rousseau , mon cher Rousseau ! si je n'avois plus d'argent pour vivre ou pour donner , je vendrois tous mes livres , excepté tes ouvrages.

Don Pedro D * * * avoit une bibliothèque nombreuse qu'il vendit ces jours derniers. Il ne veut plus lire , dit-il ; il fera bien. Heureux qui n'a jamais lu ! La lecture

est un poison lent qui tue le génie,
monte à la tête , & laisse dans le
cerveau une espee de sédiment
qui empêche de sentir & de penser.

F I N du Tome premier.



T A B L E.

E NTRÉE en Espagne par Salientes.	Page 1
Saragosse.	3
Route de Saragosse à Madrid.	11
Environs, entrée de Madrid.	21
Le Buen-Retiro.	22
La Grange.	25
Aranjuez.	28
La Sarsuela.	30
Le Palais neuf, la Floride, la Guadarama.	32
Le Pardo.	35
L'Escorial.	37
La Casa de campo.	44
Climat de Madrid.	46
Combats de taureaux.	50
Mon oiseau.	54
	Justice

<i>Justice criminelle.</i>	Page 57
<i>Hermites.</i>	71
<i>Cafés.</i>	73
<i>Spéctacles.</i>	74
<i>Mon voyage à la Taveyra de la Reina.</i>	81
<i>La Douane , l'Hôtel des postes , le Couvent de l'Escalessas.</i>	83
<i>Des Vivres.</i>	85
<i>Auto-da-Fé.</i>	87
<i>Légende.</i>	90
<i>Maison des Orphelins.</i>	97
<i>Carrosses.</i>	101
<i>Rendez-vous.</i>	102
<i>Chiens.</i>	104
<i>El Pensador , le Penseur.</i>	106
<i>Le Roi.</i>	108
<i>Prédicateurs de place , Semaine sainte.</i>	109
<i>Habit du bourreau.</i>	116
<i>Ce soir.</i>	117
<i>Population.</i>	119

<i>Legs pieux.</i>	120
<i>Dettes.</i>	124
<i>Bibliothèque de Madrid.</i>	125
<i>Le comte d'Aranda.</i>	127
<i>Filles publiques.</i>	131
<i>Chanoins.</i>	132
<i>Cimetieres.</i>	134
<i>Hôpital des fous.</i>	137
<i>Pauvres honteux.</i>	143
<i>Le Fandango.</i>	145
<i>Savans.</i>	148
<i>Garnison de Madrid.</i>	151
<i>Barbiers.</i>	163
<i>Dévots.</i>	166
<i>Perroquet.</i>	169
<i>Nourrices.</i>	172
<i>Rues.</i>	175
<i>L'in - Pace.</i>	176
<i>Impôts.</i>	179
<i>Tabac.</i>	181
<i>Laines.</i>	182
<i>De la Vierge.</i>	185

T A B L E. 127

<i>Langue espagnole.</i>	190
<i>Fautes personnelles.</i>	193
<i>Monnoies.</i>	200
<i>Tête parlante.</i>	202
<i>Pain</i>	204
<i>Chartreuse.</i>	208
<i>Billets de Confession.</i>	211
<i>Ménagerie. Faisanderie.</i>	213
<i>Bibliothèques particulières.</i>	217

F I N de la Table.

T A B L E

127
100
175
100
100
104
103
211
213
217

F i n de la Table.

VOYAGE

EN ESPAGNE

Par M. de Harcourt, Lieutenant

VOYAGE

EN ESPAGNE.

VERIFICATION

En l'An de l'Épave de l'An 1789

VOYAGE

EN ESPAGNE.

VOYAGE
EN ESPAGNE.

Par M. le Marquis DE LANGLE.

TOME II.



A NEUCHÂTEL,
De l'Impr. de FAUCHE fils aîné & Comp.

NOYAGE

EN ESPAGNE.

Par M. le Marquis de LAMOTTE.

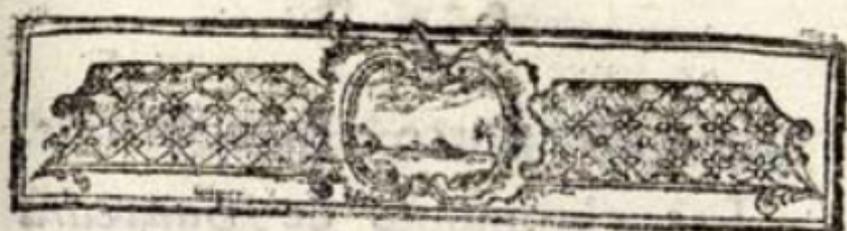
TOME II.



A NEW CHATEAU

De l'Empereur de France, le 15 Mars 1805.

1785



M O N
V O Y A G E
E N E S P A G N E.

H I S T O R I E N S.

LES Espagnols qui ont négligé tous les genres de la littérature, ont cultivé néanmoins l'histoire avec succès.

A quelques capucinades près, *Mariana* approche de Tacite.

L'histoire de la Catalogne est parfaitement écrite. Ses guerres, ses malheurs, ses troubles sont

Tome II.

A

peints avec force , avec énergie :

Les chroniques de *Saavedra* sont estimées. Le marquis de San Philippe a composé des mémoires précieux sur la guerre de la succession.

On fait grand cas d'une histoire des Indes , par *Don Gonzale Hernandez de Oviedo y Valdes*.

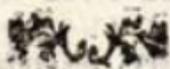
Il y a d'excellentes choses dans l'histoire des Mexicains , par le moine Torquemada.

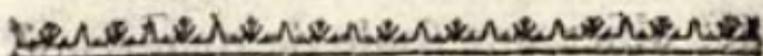
Il y a à Madrid une académie d'histoire. Cette compagnie s'occupe de recherches sur les annales de l'Espagne.

M. de Campomanès , chef de cette société , a rassemblé pour

cet objet une foule de matériaux ; il travaille à les rédiger ; tant mieux pour le public si la mort lui laisse le tems d'achever son ouvrage. Malheureusement M. de Campomanès est vieux, valétudinaire, asthmatique, & l'on craint qu'il ne meure bientôt.

Il en devrait être, ce me semble, de la santé & d'une longue vie comme des grades militaires & les graces de la cour. Il faudroit que les hommes utiles, les hommes éclairés eussent longue vie & bonne santé.





M U L E S.

LES mules d'Andalousie sont fort estimées. Outre qu'elles sont plus vigoureuses que les mules du Rouergue, du Poitou & autres provinces de France d'où les Espagnols tirent des mules, elles sont plus sobres, marchent plus vite, ont le pied plus sûr.

On peut voyager hardiment sur une mule Andalouse dans les chemins les plus raboteux. En traversant les Pyrénées, j'avois une de ces mules. A tout moment je croyois tomber : *ne craignez rien*, me disoit mon guide, *vous ne tomberez pas*; je ne suis pas tombé.

C'est la monture ordinaire des Espagnols, qui ne s'embarrassent guere si cet animal a la tête grosse, mal faite, des oreilles d'âne & le poil sale; il a le pas sûr, il mange peu, cela leur suffit.

